

LES CONTES DU DÉCEPTEUR OUEST-AFRICAIN: UNE LEÇON DE VIE SOCIALE

CAMARA Lonan
Maître-Assistant
Enseignant-Chercheur
Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)
Département de Lettres Modernes
camaralonan@yahoo.fr

Résumé

Le bestiaire africain dégage un riche symbolisme dans les contes. La présente étude s'est intéressé aux décepteurs qui sont physiquement faibles mais qui parviennent à triompher des robustes par la ruse. Loin d'être de simples étiquettes narratives, ils fournissent le langage de la caractérisation des humains et servent à dénoncer les dictatures et autres exactions. Dans ce décor animalesque, les conteurs révèlent la dualité de l'homme et lui recommandent l'humanité, valeur intrinsèque à la bonne marche communautaire.

Mots-clés: Décepteur, Conte, Dénonciation, Défauts, Qualités

Abstract

The African bestiary exudes a rich symbolism in tales. This study is about deceivers who are physically weak but who manage to conquer the strong by cunning. Far from being mere narrative labels, they provide the language of characterization of humans and serve to denounce dictatorships and other abuses. In this animal-like setting, the storytellers reveal the duality of man and recommend him humanity, an intrinsic value in the good functioning of the community

Key words: Receiver, Tale, Denunciation, Defaults, Qualities

Introduction

Depuis les temps immémoriaux, le conte dans les sociétés traditionnelles, en général, et en Afrique, en particulier, a toujours servi d'outil pédagogique privilégié aussi bien dans l'éducation des enfants que dans la transmission des valeurs traditionnelles d'une génération à l'autre. Généralement défini comme un récit d'aventures imaginaires à vocation didactique, le conte, en Afrique, est toujours dit aux jeunes par les anciens (parents, grands-parents et proches de la famille), pendant la nuit. En outre, il met souvent en scène aussi bien des animaux que des humains et se termine toujours par une leçon de morale. Le conte a fait et continue de faire l'objet d'excellents travaux de recherche. Aujourd'hui, il peut sembler anachronique ou de la glose d'étudier le rapport entre littérature orale et société, beaucoup d'analystes ayant abordé la question. Notre objectif n'est pas de reprendre ces travaux, loin s'en faut, mais de spécifier notre analyse en la confinant aux récits des décepteurs négro-africains. Dans cette perspective, le sujet de cette contribution s'intitule comme suit: Les Contes du décepteur ouest-africain, une leçon de vie sociale. Cette réflexion ambitionne, à travers les recueils : *Les Aventures de Tôpé l'araignée* (1984), *La Mare aux crocodiles* (1973), *Petit Bodiel* (1993) et *Le Pagne noir* (1955), respectivement de Touré Minan Théophile, Amon d'Aby François-Josephe, Ahmadou Hampâté Bâ et Bernard Dadié, de mettre en évidence le rapport entre les contes du décepteur négro-africain et la société à l'effet de montrer qu'en dépit de son aspect distrayant, le conte n'est pas un exercice fortuit. Les animaux sont dans les contes africains des substituts des hommes et les conteurs pour échapper à la censure sociale les utilisent comme des faire-valoir. Ils critiquent les défauts individuels et les classes sociales sous le couvert du masque animal. Ce phénomène de distanciation leur permet d'éviter les reproches de leurs concitoyens. Ainsi, les contes du décepteur qui constituent l'objet de cette étude permettent de connaître le fonctionnement social et, surtout, d'éduquer l'individu dans la voie du bien. Récits du décepteur apportent, en effet, des enseignements fondamentaux sur tous les domaines de l'activité humaine notamment l'agriculture, l'économie, la pêche et l'art. Ils touchent au passé, au présent et au futur par des projections à travers les aspirations des peuples. Ainsi, ils expliquent et justifient les grands concepts de la sociabilité et de la praxis communautaire. Grâce au phénomène de la "vraisemblabilisation", l'on convient aisément que « la vérité dans la littérature », et particulièrement dans la littérature orale, n'est pas différente de la vérité en dehors de la littérature : c'est une connaissance systématique et vérifiable par tous » (R. Velleck et A. Warren, 1971, p. 46). On en conclut que la littérature orale est un substrat de construction de la société. Le décryptage d'une telle conception suscite les questions suivantes: Pourquoi le choix de l'univers animalesque ? Quels rapports existeraient-ils entre les récits du décepteur et la vie sociale ? Quels enseignements tirés de ses comportements ? L'étude du conte, dans cette perspective, peut s'appuyer sur la sociocritique. Par son truchement, en effet, on appréhendera d'abord, le décepteur comme partie intégrante du bestiaire, la réflexion exposera, ensuite, la mission sociologique du décepteur et le projet de société, enfin, qui transparait des contes du décepteur.

1. Le bestiaire et le décepteur

Le bestiaire se définit comme « un recueil consacré à la description et à l'interprétation allégorique d'animaux réels ou imaginaires. Par extension, on appelle aussi « bestiaire » la partie zoologique des encyclopédies latines et françaises » (J. Roman, 1963, p. 211). Cependant, dans le cadre de la présente étude, un autre sens lui est conféré, celui de la désignation de l'ensemble des animaux-acteurs dans les contes convoqués.

Le conte met admirablement en scène des personnages de divers horizons, notamment, les humains, les animaux, les végétaux, les supranaturels, les allégoriques à l'effet de donner vie aux récits. Toutefois, tous n'interviennent pas dans les mêmes proportions, ils n'ont pas la même valeur et n'interviennent pas dans le même registre non plus. Dans sa Thèse d'État, Ziguï Koléa Paulin s'est intéressé aux personnages animaliers. Pour lui, les animaux des récits sont de toutes les espèces, surtout, dans le cas des contes africains dont l'univers n'est pas (préalablement) défini, contrairement au Romant de Renart. Mammifères et reptiles sur la terre, batraciens sur la terre et dans les eaux, les poissons dans les eaux et les oiseaux dans les airs, aucune espèce n'est omise par les contes.

Les critères de classification des animaux intègrent, certes, les principes zoologiques de taxinomie, mais mettent davantage l'accent sur la perception des animaux dans l'imaginaire social des peuples. Ainsi, de façon générale, les animaux des contes pourraient se regrouper en deux catégories: les animaux forts et les animaux faibles.

L'animal est le voisin continuel de l'homme dont il sent la présence à tous les détours du sentier. Cela pourrait expliquer le fait que le conteur excelle dans la peinture des bêtes, en leur donnant une vérité inégalée, leur prêtant une psychologie humaine complexe et les utilisant à des fins satiriques. Ce que confirme Léopold Sédar Senghor : «La fable nous promène dans le monde réel des faits. ...L'homme social traduit donc son monde rationnel en habillant les hommes du vêtement transparent des animaux pour instruire et informer à la vie par la peinture, la satire des hommes» (L. S. Senghor, 1958, p. 8).

À travers, en effet, le conteur porte un regard critique sur l'homme et son milieu, car « l'univers animalesque n'est qu'un substitut commode pour mieux découvrir les hommes ». (T. V. Louis, 1978, p. 40). Les deux catégories susmentionnées obéissent d'emblée à la loi de la jungle: dent pour dent et œil pour œil.

La dénomination d'animaux forts regroupe toutes les bêtes dont la force physique et la puissance sont remarquables et constituent les caractéristiques fondamentales. On peut citer pêle-mêle entre autres, le lion, l'éléphant, la panthère, le buffle, la hyène. Par contre, les animaux dits faibles constituent la classe des physiquement peu nantis. Apparemment sans défense. Notamment, l'araignée, le lièvre, l'écureuil, la tortue dont la caractéristique fondamentale est la ruse. Ce sont ces personnages-animaux faibles et apparemment sans défense et rusés que l'on appelle les décepteurs. Les décepteurs varient d'un pays à un autre. Se faisant, le renard est pour l'Europe l'animal le plus rusé tandis qu'au Cameroun, c'est la tortue qui l'est. Cependant, la majorité des pays de l'Afrique de l'ouest reconnaissent Araignée et Lièvre comme décepteurs.

Le conte joue très souvent le rôle de psychodrame. Il dénonce les silences, les oppressions inhérentes à l'idéologie de la société et donne ainsi naissance à de nombreux conflits individuels et collectifs. Ce qui amène K. P. Zigui à affirmer que: «L'analyse des individus (nous) a montré que dans la satire, ce sont les vices et les défauts nuisibles aux groupes sociaux qui sont abordés » (1995, p. 1229). Mais, il continue en levant aussitôt une équivoque qui pourrait engendrer l'éveil de l'esprit critique : «Morale sociale ne signifie pas absence de vertus individuelles, bien au contraire, l'individu vertueux doit mettre ses qualités au service de la cause commune» (K. P. Zigui, 1995, p. 1229). En d'autres termes, c'est une manière de peser et de résoudre des problèmes qui peuvent survenir dans la vie quotidienne. Pour ce faire, il présente les membres du groupe social sous les traits d'animaux qui servent en quelque sorte des boucs émissaires. Sous le masque animal, les conteurs font tranquillement la satire de la société. Au-delà de la satire dont fait preuve le cycle du décepteur, il a une mission sociologique.

2. La mission sociologique du décepteur

De toute évidence, il apparaît que le conte, en Afrique comme ailleurs, est une production consciente, un acte volontaire. Alors pourquoi conte-t-on ? Répondre à cette préoccupation revient à analyser la fonction sociologique des cycles des décepteurs ouest-africains.

Dans les sociétés africaines, parlant de l'intégration de l'enfant, c'est parler de son initiation. Le conte, en effet, apprend à l'enfant à connaître le vrai sens de l'initiation et les qualités requises pour mener à bien son initiation. Pour cela, les chefs de la cérémonie purifient l'enfant, autrement dit, le rendent pur en le débarrassant de tout ce qui pourrait attirer un quelconque malheur. Le faisant ainsi, ils ont pour objectif de transformer totalement l'enfant et de le réintégrer dans la communauté traditionnelle. Pour l'Africain, l'initiation de l'enfant est très importante car un enfant non initié ne peut pas accéder aux réalités de la coutume. Ainsi, dans les contes, l'initiation est souvent le passage obligé de l'enfant pour devenir adulte et sage.

À titre d'exemple « Araignée et son fils ». Dans ce récit, l'initiation d'Araignon, fils de Kacou Ananzè, débute dès l'instant où le père renie son fils et le chasse comme un malpropre « Et le prenant comme cela, à deux mains, et après l'avoir fait tourner, tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête, il le jette là-bas, en lui criant : va dans ta famille, tu n'es pas mon fils ! ». Cette étape de l'histoire d'Araignon sera source d'événements fantastique merveilleux. Il connaîtra des améliorations au niveau de sa situation. Prenant conscience de son statut de fils rejeté, il va s'approprier des vertus comme le respect, la gentillesse, la discrétion. Cette dernière vertu sera, d'ailleurs, le socle de sa prospérité puisque l'orphelin, après avoir rencontré le boa, avait soit la possibilité de s'en fuir ou de se montrer désagréable ou soit encore d'agacer le reptile par des questions afin d'assouvir sa curiosité. Mais, il ne fit rien de tout cela, bien au contraire, il resta très discret et fit tout ce que lui disait l'être mystérieux, de sorte que sa gentillesse l'impressionnât profondément.

Araignon gagna la confiance du Boa qui le fit devenir l'être le plus fortuné de la communauté: « Tu es devenu le plus fortuné et le plus puissant des rois » (B. B. Dadié, 1955, p. 147). Il aurait pu, vu sa richesse, devenir insolent, mais, Araignon adopte une attitude discrète et humble. Non seulement, il honore la condition du Serpent en le cachant dans « l'une des pièces les plus discrètes de son château » (B. B. Dadié, 1955, p. 147) mais aussi accueille à bras ouverts son père Kaou Ananzè. À travers ce comportement, on reconnaît la sagesse et la générosité dont fait preuve Araignon. Ces vertus le conduiront à la souveraineté et à son intégration harmonieuse dans la société. Ainsi, le conte enseigne les valeurs cardinales à l'intégration des jeunes dans le milieu social. Nous retiendrons entre autres, l'intelligence. Celle-ci peut être définie comme l'ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle (opposée à l'intuition et la sensation). C'est l'aptitude d'un être vivant à trouver une solution spontanée face à une situation donnée ou à s'adapter à des situations nouvelles, la qualité de l'esprit qui comprend et s'adapte facilement. De tous les êtres connus l'homme se présente comme le plus actif. Il tient sa suprématie dans le domaine de l'activité, la pensée, voire de l'intelligence. Grâce à l'intelligence, Araignée réussit à surmonter tous les obstacles qui se présentent à lui, quelle que soit leur complexité. Visant à déjouer le piège du roi des génies et triompher de ce dernier, Tôpé, l'araignée s'allie d'amitié et de complicité avec le pigeon espion pour s'emparer des richesses promises et par la même occasion pour éviter la prise en otage de sa mère, et les malheurs qui devraient s'abattre sur sa communauté. Des trois concurrents, il fait preuve d'intelligence. Il met également son intelligence en jeu pour trouver une épouse au prince héritier, et aussi débarrasser de leur communauté le méchant et égoïste Serpent qui, par des subterfuges refuse de partager son abondante nourriture avec ses concitoyens. Au total, l'intelligence est valorisée par pensée traditionnelle africaine. Elle est au service de la justice, de la paix et assure la victoire du bien sur le mal. Une autre valeur, non moins importante pour l'équilibre social, est l'humilité.

L'humilité vient du latin « humilitas » (*Le Petit Robert*, 2013, p. 1258) et désigne le sentiment de faiblesse qui pousse l'homme à s'abaisser volontairement en réprimant en lui tout mouvement d'orgueil pour épouser la modestie. C'est donc grande déférence, la soumission. La société traditionnelle est dirigée par les hommes de grand âge. Ceux sont eux qui détiennent tous les secrets de la communauté, il vaut mieux ne pas s'opposer à eux ouvertement, au risque de se faire mal à tout point de vue. Tôpé-l'araignée a bien compris cela dans « la gourde de la sagesse ». Tôpé voyant la limite de l'intelligence de son père, ne se montre ni orgueilleux ni moqueur ; Il en tient compte avec la grande humilité et lui dit: « Père si tu n'avais pas toute l'intelligence du monde, je t'aurais conseillé de mettre la gourde sur le dos afin d'avoir les mains libres. » Respectueux des valeurs traditionnelles, le fils ne voulait aucunement choquer son père. De plus, son intention n'était pas non plus de l'humilier, ni le blesser dans son amour propre. Raison pour laquelle, il procéda par suggestion ce qu'il savait être la solution au problème de son père.

Face à l'intelligence de son père, Tôpé se montra habile dans sa suggestion, ce qu'il supposait être la solution pour son père, en témoigne l'emploi de la conjonction de subordination « si », suivie de la négation « ne » puis du conditionnel passé « t'aurais conseillé ». Toutes ces marques de politesse choisies par le fils à l'égard de son père montrent que dans cette société gérontocratique, le respect est de rigueur. C'est précisément, ce que le décepteur s'est investi à respecter. Ses propos sont

révéréncieux. Il atténue la peine de son père par le truchement de cet euphémisme, et par la même occasion, il fait preuve d'amour, de compassion et se montre très humble envers son père qui refusait de lui concéder une parcelle de terre cultivable, donc de l'autonomiser. Cependant, malgré le refus systématique de la liberté, le fils se montre digne, respectueux et humble. Nonobstant, la confiscation de son autonomie, le fils ne montre, à aucun moment, un signe d'insoumission, de révolte ni de rébellion. Au contraire, il a persévéré dans l'obéissance et le respect : « il n'en boudait pas pour autant son père. Car, (il se disait) le moment venu, son ère lui donnerait satisfaction. Et il continuait à demeurer un jeune homme respectueux et courageux. » Il se nourrissait d'espoir et de patience dans le respect. L'auteur condamne ici l'excès, l'abus du pouvoir et d'autorité.

L'humilité de Tôpé lui permet de faire aboutir sa ruse, de se jouer des plus forts que lui, les physiquement nantis, et de triompher d'eux. Dans « le roi cherche un gendre », après l'échec de tous les concurrents y compris les favoris, le décepteur déclare humblement: « vénéré roi des pays-des-perles, je vois ta peine de ne pas trouver un époux digne de ta fille. Je voudrais tenter ma chance afin de pouvoir satisfaire ton cœur. »

Ces propos, à l'échec des robustes favoris, dénotent certes de la prétention l'audace, mais, une analyse poussée permet de dire qu'il ne manque point de courtoisie, car le conditionnel utilisé montre la courtoisie et le respect ; et le verbe conter qui suggère un essai indique qu'Araignée a de la mesure, de l'humilité, dans son langage qui est aussi porteur de prudence et respect. L'on peut donc dire que, s'il y a de la prétention et de l'audace, celle-ci sont recouvertes d'humilité, de courtoisie, de respect envers celui qui incarne l'autorité et les institutions. Le décepteur prône le respect des valeurs, des normes, des lois sociales.

En somme, l'humilité est une arme efficace permettant d'apprendre efficacement, de recevoir des enseignements, des connaissances et la sympathie des autres personnes. Elle est une clé qui ouvre toutes les portes. Ce n'est nullement pas une faiblesse de s'humilier, c'est un acte hautement spirituel qui procure du bonheur. C'est une valeur morale qui élève celui qui la pratique. Elle favorise le respect de l'autorité, la paix et l'harmonie dans la société. Au-delà, de ces vertus nous avons également une autre qualité non moins importante, le respect de la hiérarchie.

Pour l'Africain noir, tout ce qui existe, vit, respecte la loi universelle de la hiérarchie évolutive. Il y a une hiérarchie des êtres, des choses, des forces. Louis Vincent Thomas et René Luneau ont lumineusement inventorié les diverses catégories de sages et de savants traditionnels africains en décrivant leurs attributs dans la société (cf. V. T. Louis et R. Luneau, 1980, p. 183-196)

Dans la littérature narrative en général et dans les contes en particulier, les diverses activités des personnages ont la propriété de diviser les individus en deux groupes. Le groupe des connaisseurs, des initiés qui veillent d'une manière ou d'une autre sur la collectivité, et celui des jeunes immatures qui sont soumis et s'occupent des besoins primaires de la société. En considérant les œuvres du corpus sous l'éclairage de la hiérarchie, donc de la connaissance, l'on retient les relations familiales parents/enfants et plus généralement les relations sociales adultes/jeunes. Le premier fondement de la hiérarchie est l'âge. Toute personne de grand âge est respectable non seulement parce qu'elle a donné si possible la vie à des enfants mais aussi et surtout parce qu'elle est détentrice et gardienne de la sagesse du groupe social. Le respect de l'âge procède donc d'une idéologie selon laquelle la connaissance dans sa totalité est la maîtrise du commencement des choses.

L'âge comme fondement de la hiérarchie ne se marchande pas. Il s'acquiert, s'accepte et s'entretient dans la mesure où il est irréversible. Chacun jouit du privilège d'aïnesse et de vieillesse. Cependant, ce privilège est mis en péril à travers le motif de « la jeune fille difficile » et de « l'adolescent insoumis, irrespectueux. Les contes qui abritent ce motif sont une incitation à l'obéissance. En effet, en Afrique, la patience et surtout la politesse attirent sur l'enfant obéissant la bénédiction des adultes. En fait, considérés comme des connaisseurs, les anciens sont à la fois capables de la merveilleuse bénédiction et de la pire malédiction. J. M. Awouna le mentionne en d'autres termes:

Fondé moins sur la contrainte physique que sur les effets imprévisibles de la parole, le patriarche peut jeter le discrédit sur tel récalcitrant ; il peut le maudire(...). La puissance, l'auréole du vieillard repose sur sa connaissance du monde. On respectera les interdits qu'il juge déterminants pour la consécration de la santé physique de son groupe (1973, p. 178).

Dans le cas de la bénédiction comme dans celui de la malédiction, l'action de l'ancien a force de persuasion et de dissuasion. On peut alors retenir de facto que l'une des premières valeurs contenues dans le conte traditionnel africain est sans nul doute la stricte soumission à la hiérarchie qui s'inscrit dans un devoir de solidarité réciproque et d'unité. L'aîné doit protéger le cadet et ce dernier, en retour, doit respecter la prédominance de l'âge.

Enfin, nous retiendrons le partage ou le sens de la communauté.

Cette notion fait référence à la solidarité, l'altruisme et la générosité qui sont des qualités morales et individuelles. Quand elles sont pratiquées, elles maintiennent l'équilibre social. L'individu vit non pas pour lui-même, mais pour la collectivité. L'intérêt général est prépondérant.

Dans le cycle d'Araignée, celui-ci est souvent le prototype de l'être foncièrement méchant qui refuse de partager, même avec sa famille, récusant ainsi le principe selon lequel 'homme a l'obligation de nourrir les siens. Dans « le champ d'ignames », Kacou Ananzè, voulut manger seul sa récolte sans la partager avec sa famille. Il fallait donc trouver coûte que coûte un moyen pour satisfaire son égoïsme. Il chercha, et l'attente trop longue finit par dévoiler la psychologie de ce père sans pareil: « Le soir venu, Ananzè rentra à la maison, triste, tout triste de n'avoir pas encore trouvé le moyen pour manger à lui seul, tant de bonnes choses »(B. B. Dadié, 1955, p. 126). Face à cet égoïsme exagéré, la famille met en place un stratagème à l'effet de lui donner une bonne leçon sur son rôle de père de famille. Egoïste, Kacou Ananzè est aussi gourmand. Les termes suivants en révèlent la portée: « Il s'en allait toujours, car ce bœuf, il le voulait manger seul, tout seul. Une fourmi n'en toucherait pas une miette ; une mouche ne se poserait même pas sur un morceau pour se frotter les pattes. Ah, s'il pouvait empêcher le vent d'en emporter le fumet » (B. B. Dadié, 1955, p. 84). L'égoïsme atteint, ici, son paroxysme avec ce personnage atypique. La suite et fin du récit constituent une invite, une leçon selon laquelle la chose qui régir les relations entre les hommes est la solidarité, la volonté de se sacrifier pour les autres. En d'autres termes tout membre de la communauté doit avoir le sens du partage, prôner l'intérêt général. Celui qui ne s'approprie pas cette maxime finit comme Araignée. Ce dernier n'aura, en effet, pas une miette du bœuf qu'il à pourtant éloigné de tous ses semblables.

Certainement ayant compris cette leçon, Araignée décide de faire manger du « néré » cette année à tout le village. Dissia-l'hyène avait le plus grand arbre de néré du village. Mais en dépit de la grande famine, Hyène refusait de partager les fruits de son arbre avec les autres membres du village. Araignée chercha et trouva une astuce pour non seulement partager ledit «néré» à tous, mais surtout, donner une sanction exemplaire à l'égoïste. L'ayant ligoté à son arbre, le décepteur « récolte suffisamment de « néré » pour satisfaire les besoins de tout le village » (M. T. Touré, 1984, p. 82).

Par ce récit, le conteur fustige le comportement individualiste égoïste et méchant de certains individus, car l'une des caractéristiques de la vie communautaire est la solidarité, le sens du partage et le don de soi. Il appert que l'univers des contes du décepteurs est à l'image de la société humaine. Le rôle du conte, au-delà du divertissement, est d'informer, de former ou éduquer toutes les couches sociales en renforçant l'intérêt pour la cause commune à l'effet de raffermir la cohésion au sein du groupe. Ce sont ces vertus que les contes du décepteurs exaltent pour traduire la vision du monde des conteurs, leur projet de société.

3. Le conte du décepteur, la maquette d'un projet de société

Cette étape de l'analyse se consacre à la volonté des conteurs africains de créer un idéal de société tel qu'ils le conçoivent pour une vie harmonieuse. Ils prônent, en effet, une société justice et démocratique.

Le juste est celui qui apprécie sans préjugés. Autrement dit, c'est éviter de faire deux poids deux mesures. Cela revient à dire le droit en toute circonstance. L'homme juste met chacun à la place qu'il faut sans favoritisme. Le bon chef n'érige pas l'ethnocentrisme par exemple en système de valeur et de gouvernement. L'ethnocentrisme désigne la tendance à privilégier que le groupe social auquel on appartient et en faire le seul modèle de référence. C'est un abus que l'on fait de son crédit pour procurer des avantages ou des emplois à ses proches, ce qui est incompatible avec l'idée de justice.

Toutes ces pratiques perverses dressées en normes ne font qu'attiser la flamme de révolte, des tensions, des frustrations et du désordre. L'idée de justice paraît en filigrane dans ce dialogue entre Dieu et l'homme qui voulait être roi malgré toutes les justifications de Dieu pour l'en dissuader.

-Dieu : « c'est une charge bien lourde que d'être roi. Pourquoi veux-tu être roi ? »

-L'homme : « ...afin de vivre moi aussi, libre, respecté, en homme ».

-Dieu : « il te faudrait rendre la justice(...) sans aucune autre considération »(B. B. Dadié, 1955, p. 152).

La justice fait éclore la paix, la liberté et la cohésion sociale. Elle est source de bien être, de développement et de progrès et suppose que ceux qui s'en chargent possèdent les qualités telles que mises en exergue dans «Le premier habitant sur terre ». Ce récit fait l'éloge des qualités du bon juge qui est Dieu. Qualités que les juges des hommes devraient, dans la vie réelle, adopter. Elles sont entre autre la patience, l'esprit aigu d'analyse et de synthèse, une indépendance de caractère et une totale objectivité d'appréciation et l'impartialité. Les tenants du pouvoir, à savoir les rois, les chefs et les juges devraient avoir ces qualités et surtout être disponibles, être à l'écoute du peuple comme le fait si bien Dieu: «Dieu passait le plus de son temps à écouter des plaintes, à arbitrer des conflits et à réconcilier des ennemis irréconciliables » (F. J. D'Aby, 1993, p. 11). Toutes ces qualités ne peuvent qu'attirer sur les dirigeants la sympathie et le respect des populations. Les contes des décepteurs ouest-africains prônent également une société équitable où chaque membres agirait pour l'intérêt général.

En clair, ces récits ont une portée aussi bien sociologique, philosophique que morale. De fait, c'est dans cette optique que nous insisterons sur le rapport entre le conte des décepteurs ouest-africains et la société dont ils sont issus. S'il est établi que l'homme, à l'image du décepteur, possède ces deux aspects (positif et négatif), la question est de savoir comment transformer l'homme de sorte que ses pensées, ses paroles et ses actes soient Gouvernés par le bien ? Tel est, plus ou moins, le rôle de l'éducation. L'un des instruments d'éducation dans la société traditionnelle comme l'a bien démontré Pierre N'Da, dans son œuvre *Le conte africain et l'éducation* (1984), était bien le conte, à travers entre autres, ses différentes fonctions dans la société mais également ses critiques aussi bien des puissants ou des chefs que des comportements individuels. Les contes des décepteurs en font de même. En effet, semble-t-il, l'intention première des conteurs est de révéler l'ambivalence de l'homme à travers Araignée, mais leur véritable but est d'améliorer l'être humain en générale et le membre de la communauté en particulier, en un mot, de transformer la société au mieux. En exposant l'homme dans ses défauts revient à explorer les voies et moyens de transformer le négatif en valeur positive. En fait, on ne peut changer une situation ou une personne dont on en n'a pas une connaissance profonde. Au-delà du réalisme (Les récits des décepteurs présentent la société plus ou moins telle qu'elle est) sans doute, le conteur exprime son désir profond d'harmoniser la communauté en prônant le culte de l'intérêt général car si chacun œuvre pour le bien d'autrui, chacun atteindra l'objectif fondamental de sa vie, le bonheur. C'est l'éducation par l'exemple.

En réalité, l'objectif de toute vie ou tout être humain est d'être heureux, vivre en harmonie avec soi et son environnement naturel et humain. Pour ce faire, il faut inculquer aux auditeurs la façon d'agir que pour l'intérêt de tous et de chacun, il est indispensable d'œuvrer pour le bonheur des autres. Par conséquent

chaque fois que l'on agit pour le bien-être des autres, c'est-à-dire pour l'intérêt général, il s'en suit succès et cohésion sociale. Que l'on se réfère au mobile de la ruse d'Araignée dans le récit intitulé « le néré de dissia », pour ne citer que cet exemple. Toutefois, les décepteurs connaissent souvent le succès alors que le mobile pour lequel il ruse n'est pas noble, mais dans ces cas, le bonheur est éphémère car le décepteur finit, par la suite, à être puni ou à connaître la déchéance. Ainsi, comme Dissia, toute personne qui ne vise que son intérêt mesquin au détriment de celui des autres, ne le fait à ses dépens, car il s'éloigne de son propre épanouissement. Le conteur œuvre, plus ou moins, en quelque sorte, pour que chaque membre de la communauté développe et emploie ses capacités au service de la société. En somme, toute entreprise ou toute action, quelle qu'elle soit, si elle n'englobe pas ou ne prend pas en compte à la fois l'intérêt individuel et général, elle est vouée à l'échec. Le comportement du décepteur interpelle tout le monde en particulier les décideurs sur le fait qu'ils doivent prendre des décisions sages c'est-à-dire celles qui sont bonnes pour eux mais surtout pour les autres également. À l'image du décepteur, chaque être humain, quel que soient sa race, sa culture ou son sexe, a un potentiel d'une richesse illimitée. On pourrait dire que la fonction première de la société est précisément d'amener ces potentialités à s'épanouir au profit de tous. La création d'une telle situation équivaut en elle-même à la paix dans la communauté. Si nous faisons un clin d'œil à nos sociétés africaines modernes en proie aux troubles ou même aux conflits armés, nous comprenons aisément que la cause fondamentale à tout cela est d'ordre éducationnel. En effet, nos sociétés actuelles se caractérisent par une course effrénée pour la satisfaction des intérêts individuels, du petit égo au détriment des autres si bien que la majorité des citoyens foulent aux pieds ou ont du mal à accepter les notions de dignité humaine et de caractère sacré de la vie, principes qui devraient être les piliers centraux de toute philosophie éducationnelle. D'aucuns me diront que les sociétés africaines traditionnelles n'étaient pas pour autant idylliques. Justement, c'est parce que, depuis longtemps et toujours, le créateur, l'artiste n'a jamais été écouté avec sérieux. En réalité, les conteurs ou les auditeurs attentifs sont unanimes sur un fait : le conte, en général, et le conte du décepteur, en particulier, est un discours plus sérieux qu'il ne le laisse paraître au premier abord. S'il se couvre de la toile du « mensonge » ou de la plaisanterie, il est en réalité plus complexe :

On dit que les contes sont des mensonges, ce n'est pas vrai. Si quelqu'un comprend le fond des choses, il ne peut pas dire que les contes sont des histoires. Les contes s'adressent à tout le monde: aux femmes, aux enfants, aux jeunes gens, aux jeunes filles. Chacun y trouve son compte (P. N'da, 1984, p. 157).

Ces propos du vieil Agni, Brou Angui, rapportés par le professeur Pierre N'Da qui rejoignent, comme il l'a dit lui-même, ceux de Hampaté Bâ au début du récit Kaydara (A. Hampâte Ba, 1978, p. 37), en disent long sur les différents niveaux d'appréciation des contes: « Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune, mon conte une histoire fantastique. Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits de la saison froide, mon récit est un passe-temps délectable. Pour les mentons velus et les talons rugueux, c'est une véritable révélation ». Cette dernière catégorie d'auditeurs concerne non seulement, les anciens sages mais également, toutes les personnes qui s'entraînent par la réflexion et à la réflexion pour comprendre la pensée profonde des sociétés traditionnelles qui se manifeste à la fois dans une vision du monde et dans un projet de société bien alléchant. Les récits du décepteur « peignent la société africaine telle qu'elle est, telle qu'elle voudrait être et peut être plus encore, telle qu'elle ne voudrait pas être, dans la mesure où très souvent sous le voile de l'imaginaire, s'embusquent les fantasmes les plus refoulés » (C. Diarrassouba, 1975, p. 29).

Conclusion

Cette étude sur les décepteurs ouest-africains, permet de réaliser que ceux-ci sont un véritable moyen de connaissance de la société traditionnelle africaine. Les récits dont ils sont les personnages principaux les révèlent plus ou moins dans tous ses aspects de la vie quotidienne. Également, une vision du monde ou même un projet de société y transparait en ce sens que, les contes des décepteurs enseignent non seulement un savoir-faire mais également un savoir-être. En outre, cette étude participe quelque peu de la perpétuation des traditions, c'est-à-dire les modes de pensée et de gestion de la société d'hier, qui, imprégnée d'un esprit critique, pourrait servir, d'une part, à connaître et à comprendre la société

traditionnelle africaine et, d'autre part, de gérer au mieux la société africaine d'aujourd'hui. Les contes des décepteurs mettent en évidence un précepte de valeurs et incarnent suivant le cas, les vertus qui les mènent à la réussite sociale ou les défauts qui les conduisent à la perte. Le recours aux animaux a pour objectif de faire en sorte que chaque acteur typifie des qualités à inculquer aux enfants, aux jeunes, aux adultes et mêmes aux vieillards. Par ailleurs, en montrant les défauts, les caractères démoniaques de certains personnages, le conteur voudrait semble-t-il, faire comprendre que la société pourrait s'améliorer davantage si chaque citoyen prenait conscience de ses faiblesses et s'évertuait à les transformer en valeurs positives. L'étude des contes, en général, et des décepteurs en particulier, pourrait alors, offrir des éléments d'orientation quant à la gestion harmonieuse de la société, une société où chaque citoyen pourrait s'éveiller à son réel potentiel et le faire s'épanouir pour son propre bonheur et pour celui de la société tout entière.

Bibliographie

- AWOUMA Joseph-Marie, 1973, « Le mythe de l'âge, symbole de la sagesse dans la société et la littérature africaines », in: Thomas Melone (sous la direction de), *Mélanges africains*, E.R.L.A.C. Yaoundé: Éditions Pédagogiques Africaines, p. 173-188.
- BARBERIS Pierre, 1990. «La sociocritique», in Daniel Berguez et al, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas. p. 62-82.
- BÂ HAMPÂTE Amadou, 1993, *Petit Bodiel*, Abidjan, NEI.
- D'ABY Amon, 1973, *La mare aux crocodiles*, Abidjan, Dakar, Lomé, NEA.
- DADIÉ Bernard, 1955, *Le pagne noir*, Paris, Présence Africaine.
- DADIÉ Bernard, 1982, *Les Contes de Koutou -As- Samala*, Dakar, Présence Africaine.
- DELAFOSSÉ Maurice, 1920, « Le Roman de l'Araignée chez les Baoulé de Côte d'Ivoire », in *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, première année n°8, p. 197-218.
- DIARRASSOUBA Colardelle, 1975, *Le Lièvre et l'Araignée dans les contes de l'ouest africain*, Paris, Union Générale d'Édition.
- Le Petit Robert, dictionnaire alphabétique analogique de la langue française*, 2013, Nouvelle Édition du petit Robert de Paul Robert.
- N'GUESSAN Ano Marius, 1988, *Contes agni de l'Indénié*, Abidjan CEDA.
- TOURE Minan Théophile, 1984, *Les aventures de Tôpé l'araignée*, Abidjan, CEDA-HATIER.
- ZIGUI Koléa Paulin, 1995, «Les contes à rire de France Médiévale, roman de renard et d'animaux de l'Afrique de l'ouest, étude de morphologie et de physiologie comparées; types-structures-idéologie», Thèse de doctorat d'État ès-lettres, option littérature, histoire et civilisation, Université, François Rabelais, Tours.